

hors-les-murs au  
**colysée de lambersart**

**Exposition**  
**Vivantes !**

7 septembre → 8 décembre 2024







Invité par la Ville de Lambersart à présenter une exposition au Colysée, qui consacre sa programmation d'automne aux femmes, l'Institut pour la photographie a conçu un projet qui réunit une sélection de photos de 8 lauréats de la Grande commande Photojournalisme de la BnF.

Rassemblant plusieurs photographes de la région Hauts-de-France, cette exposition entre en résonance avec certains enjeux liés au territoire et brosse un portrait kaléidoscopique des femmes dans la France d'aujourd'hui, tant sur le plan intime (avec Être et devenir une fille d'ici de Cédric Calandraud sur la construction des féminités en milieu rural), que professionnel (à travers Les eaux-fortes, projet de Julie Bourges sur les femmes marins-pêcheurs, et À domicile, série d'Olivia Gay sur les métiers du soin et de l'aide à domicile essentiellement occupés par des femmes), sociétal (avec Les poings ouverts d'Anouk Desury, sur Shaina, jeune roubaisienne qui a choisi de s'engager dans une carrière de boxeuse, Stayin' Alive de Julie Glassberg sur les thés dansants pour seniors, ou Femmes d'ailleurs, ici d'Aimée Thirion qui traite de l'exil au féminin), ou encore social (avec le projet d'Ulrich Lebeuf, Isabelle, Amandine et Matthew, qui documente la vie précaire d'une mère et de sa fille, originaires de la Somme et parties vivre à Gien, et Héroïnes 17 d'Anaïs Oudart, qui illustre la précarité de jeunes en situation de rupture familiale dans le département de la Seine-Saint-Denis).





# **Anaïs Oudart**

## *Héroïnes 17*

Aujourd'hui en France, l'âge moyen de la décohabitation avec les parents se situe à environ 23 ans et l'accès à l'emploi stable à environ 27 ans. Les mesures de protection de l'enfance, elles, s'arrêtent à 18 ans et un jour. De nombreux jeunes sans famille doivent se préparer à être autonomes à un âge où la grande majorité prolonge naturellement son adolescence. Bien que le gouvernement ait admis cette injustice, cette situation de précarité extrême perdure : 40% des SDF de moins de 25 ans viennent de l'Aide Sociale à l'Enfance.

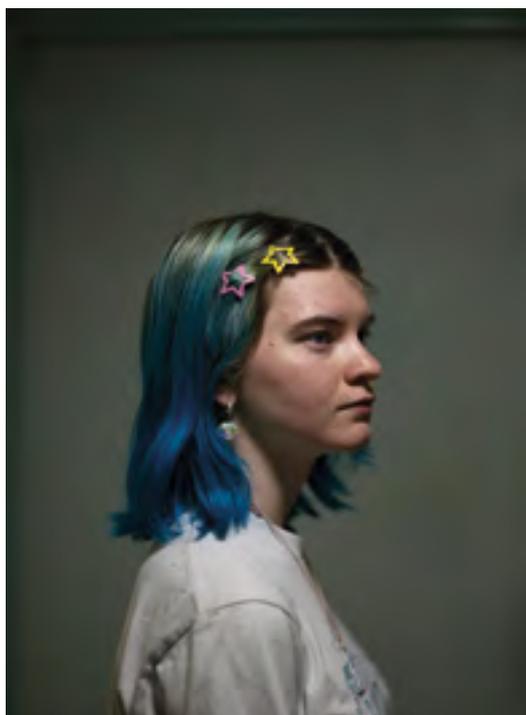
Partant de ce constat, j'ai décidé de me concentrer sur des jeunes femmes, entre 18 et 25 ans, qui ont connu enfant ou adolescente une situation de rupture familiale, afin de témoigner de leurs difficultés à se construire seules, sans parents ni famille. Nombreuses ont connu ou connaissent une situation de précarité de logement, certaines ont un parcours d'errance, d'autres ont eu recours à la prostitution comme moyen de s'en sortir. Toutes continuent d'avancer malgré le manque de soutien, de repères et de logement. Alors que pour certaines les difficultés perdurent, d'autres réussissent à se stabiliser et s'engagent naturellement vers la protection de l'enfance.

Cette série témoigne d'enfances chaotiques et précaires. Elle présente des portraits de femmes dans leur parcours de réinsertion, qui doivent se battre plus fort que les autres pour essayer d'arriver au même niveau.

F.

« J'ai vingt ans. Je suis placée depuis mes sept ans. Entre mes sept ans et mes dix-neuf ans, j'ai déménagé plus de quinze fois. Les familles d'accueil... cela dépend sur qui on tombe... Ma mère, c'est compliqué parce qu'elle me fait beaucoup de crasses. Je lui ai énormément pardonné. Mais maintenant, je ne peux plus. Elle a essayé de m'arranger un mariage forcé. Elle ne m'a pas crue quand je lui ai dit que mon beau-père me faisait des attouchements. Il s'est passé beaucoup de choses. Il y a eu beaucoup de mensonges. Elle ne m'a pas dit que mon père était vivant jusqu'à mes onze ans. Elle allait le voir à l'hôpital mais à aucun moment, elle ne nous en a parlé. Je ne comprends pas pourquoi. Elle me battait, elle a essayé plusieurs fois de me tuer. Quand je suis chez elle, je ne me sens pas en sécurité. Je ne peux pas dormir. À mes onze ans, quand j'ai appris que mon père était vivant, avec mes soeurs nous sommes allées le voir. Ma mère ne nous avait pas dit qu'il vivait dans un hôpital psychiatrique. La première fois que je l'ai vu, je n'ai pas su comment réagir. Il était handicapé psychologiquement. Je ne le savais pas. Ça m'a vraiment traumatisée. Il est décédé il y a un an maintenant, en novembre. Ça a été dur, très dur. Mon premier appartement, je l'ai eu à quinze ans. J'étais dans une nouvelle ville et je ne connaissais personne. Comme je ne faisais rien de mes journées, je me suis demandé comment gagner de l'argent facilement. J'ai fait de la prostitution. Au début, je l'ai fait par petites périodes, après je l'ai refait à mes dix sept ans et puis c'est tout. À dix-huit ans aussi peut être, je ne sais pas, je ne sais plus. J'étais mineure, mais je sais que tous les gens que je rencontrais étaient majeurs. Il y en avait qui avaient les cheveux blancs. Je ne demandais pas leur âge car je ne voulais pas être dégoûtée. Ils me retrouvaient souvent chez moi. C'est bête mais à quinze ans, je donnais mon adresse. Je faisais des promos selon les saisons. Pour les fêtes de Noël par exemple, je baissais jusqu'à 50 %. En général, une jeune fille ne veut pas coucher avec des hommes plus âgés. Ils le savaient donc ils mettaient le prix. En fait moi je ne faisais pas à l'heure, je faisais à la demi-heure. Comme cela c'était court, je leur demandais de partir et ils ne me dégoûtaient pas trop. Parce qu'une heure avec quelqu'un qui nous dégoûte, c'est long, très long ».





M.

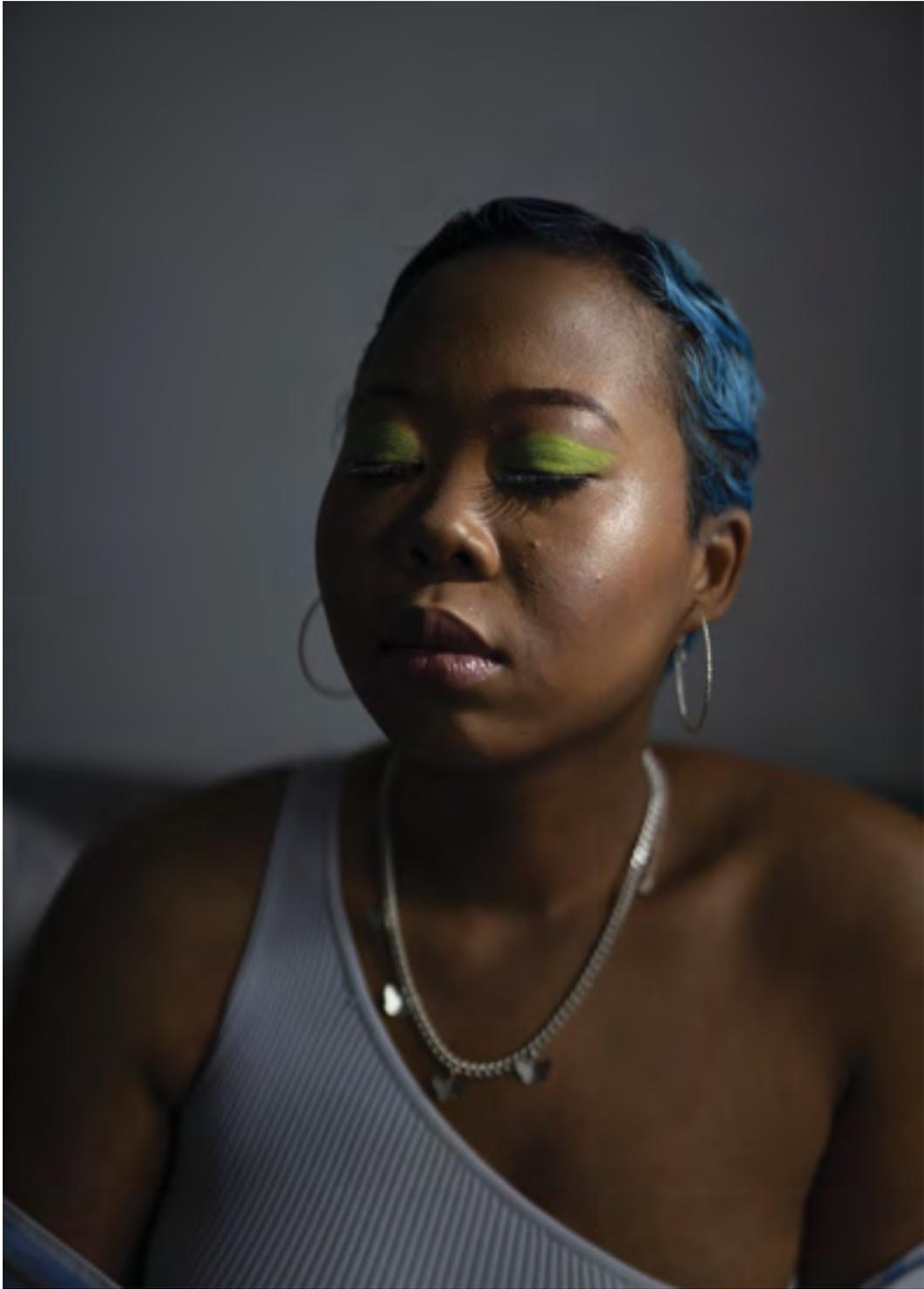
« J'ai dix-huit ans et je suis à SOS Villages d'enfants à Valenciennes. Au début, j'ai été placée chez ma mère. Mon père lui était en prison. Je vivais chez mes deux parents, mais mon père m'a fait quelque chose. De mes onze ans à mes treize ans, j'ai été abusée, sexuellement. Ma mère dit qu'elle n'était pas au courant de ce qui se passait mais j'ai des doutes. J'en ai parlé à la police. Il a pris une peine de quinze ans. Quand j'ai eu seize ans, ma mère est partie vivre chez son copain à La Rochelle, à six heures d'ici. Je suis restée seule dans notre maison avec ma soeur, mais cela ne se passait pas bien, elle me reprochait l'incarcération de notre père. À cette époque, je n'étais pas souvent chez moi, je séjournais régulièrement dans une clinique psychiatrique. J'y ai passé les Noëls et mes anniversaires, cela m'a beaucoup aidée, ils étaient très présents. Reprendre l'école me paraît trop compliqué maintenant. Je n'ai pas fini ma seconde. Mais j'ai quand même eu mon brevet ».

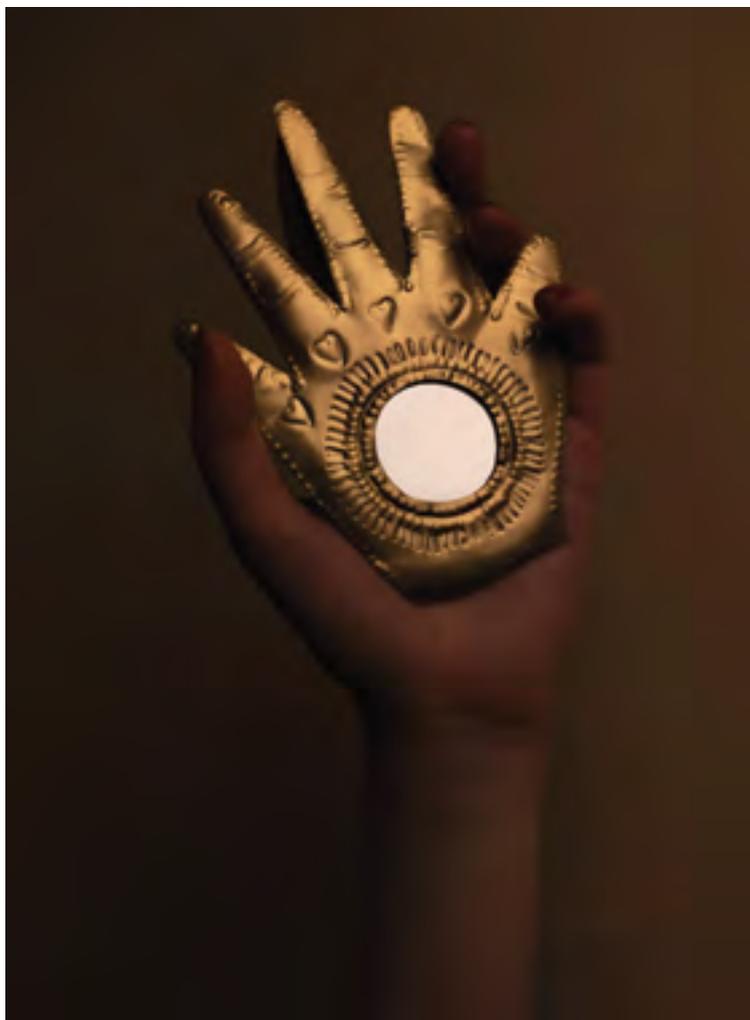


Nuages, Pantin, 93.

F.

« Je suis née au Sénégal et je suis venue en France à mes dix-sept ans, dans le cadre d'un regroupement familial. J'ai vécu et vu beaucoup de violences au sein de ma famille. Au Sénégal, chez un de mes oncles, pendant deux ans, j'ai été enfant esclave... enfant qui travaille. Je faisais le linge à la main, la vaisselle, tout. J'avais neuf ans. À mon arrivée en France, chez ma mère, l'ambiance était macabre. J'ai vite pris un appartement. Malheureusement, elle a continué à venir me harceler. Je me suis débarrassée de mon appart, et c'est là qu'a commencé le cauchemar. Je ne sais pas dire si c'est un cauchemar ou un mauvais rêve. Je me suis vite retrouvée dans la réalité, la rue. J'ai essayé de faire du mieux que je pouvais. Je me suis fait voler des affaires quand je dormais dans mon petit squat tranquillo. Heureusement qu'ils n'ont pas pris mes papiers avec. Je ne dirais pas que je suis fière d'être dans la rue. Je dirais que la rue m'a apporté beaucoup de choses. Une certaine maturité, que les jeunes de mon âge n'ont pas, une certaine méfiance aussi envers l'être humain. Dans la rue, en tant que femme, on peut se faire violer, subir des attouchements sexuels... Bon bref, j'ai vécu tout ça, mais ça m'a rendu plus forte. Je me suis endurcie. Actuellement ma situation s'est stabilisée, on va dire. Je vis dans un centre d'hébergement, à la maison Coluche. J'envisage de poursuivre mes rêves qui ont été brisés. Je n'écoute plus ma mère qui dit que la mode et le maquillage ce sont des hobbies, comme l'art en général. Moi je veux réussir dans le domaine des métiers de la mode pour lui prouver qu'elle a tort ».





Main, Camille, 21 ans.

« Quand j'étais en foyer, j'écoutais beaucoup de musique. L'art parvenait à m'apaiser et à me guérir. Il opérait sur moi comme des mains guérisseuses. Je me suis donc servie des miennes pour me réparer. Je les ai utilisées au service de l'écriture et du dessin ».



A.

« En 2008, quand j'avais cinq ans, des dames venaient chez nous pour aider mes parents. Avec mon frère et ma soeur, on subissait beaucoup de violences. Une enquête a été menée et j'ai été placée en foyer de mon CM1 jusqu'à ma troisième. C'était une structure mixte. Il y a eu des problèmes entre les jeunes. Ça a été compliqué pour les filles. Je me suis sentie abandonnée. Maintenant, j'ai dix-huit ans, je veux faire une école pour devenir éducatrice et me spécialiser dans la protection de l'enfance »



Lieu refuge, Saint Denis, 93.



Pastèque, Pantin, 93.

L & C.

« J'ai vingt ans. J'ai été placée avec mes frères à l'âge de trois ans dans un Village d'enfants. Dans ma famille, il y avait beaucoup de violences conjugales. Mon père était alcoolique. Il est décédé quand j'avais cinq ans. Je n'ai pas beaucoup de souvenir de lui et je n'ai pas envie d'en avoir. Ma mère, on ne l'a pas vue pendant quatre ans. Elle voyait beaucoup d'hommes et ce n'était pas forcément de bonnes fréquentations. Ils la frappaient. Elle ne voulait pas nous voir car elle portait des marques sur son visage. C'est ce qu'elle dit. Elle ne m'a pas vu grandir. On se téléphone parfois. Je n'ai rien à lui dire mais elle reste ma mère.

C. est arrivée au village quand elle avait dix ans. On a constaté que l'on avait à peu près la même histoire. Elle aussi, son père est décédé. Il y a des histoires d'alcool dans sa famille. On va prendre une coloc ensemble dès qu'elle trouve un moyen pour payer l'appartement ».







## **Julie Glassberg**

### *Stayin' Alive*

À une époque où l'espérance de vie s'allonge, la vieillesse est envisagée comme un fardeau face auquel une attitude empathique est de mise, d'autant que les seniors ont été sous les feux des projecteurs pendant la pandémie de Covid. Je suis allée à la rencontre de ces seniors pour qui la vie ne s'est pas arrêtée après l'âge de la retraite. Il y a ceux qui dansent, ceux qui travaillent encore, ceux qui font du sport, ceux qui tombent amoureux... J'ai pris pour point de départ les thés dansants et autres bals dont certains existent depuis plus de 20 ans dans des lieux mythiques tels que *La Coupole* et *Le Duplex*, à Paris ou encore *Le Manoir*, à Bailleul.

Le désir est bien là ! Mais le regard infantilisant de la société tend à limiter les occasions. Alors certes, l'enveloppe change et se transforme, mais sa beauté est une question de perception, et si le feu intérieur brûle toujours, il n'est pas question de l'éteindre.



Rideau au Thé Dansant de la *Sensation Dance School* à Tolbiac.



Scène d'ambiance au *Manoir*.



Portrait de Brigitte Bourban à son domicile.

Brigitte, 66 ans (au moment de la photo), fréquente le Thé Dansant du *Duplex* presque tous les dimanches et lundis après-midi entre 14h et 21h.



Partenaire de danse de Jacki Audureau, 83 ans, au Thé Dansant du *Duplex*.

Jacki a grandi à Saumur. Il apprend à danser à 4 ans avec sa mère et fréquente ses premiers bals vers 6 ans. Il était aussi fréquent de danser à la maison avec ses 11 frères et soeurs. On retrouve Jacki régulièrement au *Chalet du Lac*, au *Duplex*, et à la *Sensation Dance School*.



Mains de Gisèle Le Boulanger, 75 ans (au moment de la photo), à son domicile.

Gisèle, originaire de Bretagne, a appris à danser avec son oncle. Elle a commencé à aller danser régulièrement pour oublier ses problèmes, puis elle y a pris goût. Elle fréquente régulièrement le *Duplex* depuis une quinzaine d'années et elle y a rencontré son nouveau petit ami.



Gisèle Le Boulanger, 75 ans (au moment de la photo), au Thé Dansant du *Duplex* avec son nouveau petit ami.



Portrait de Mimi chez elle.

Mimi a 69 ans (au moment de la photo). Elle ne fréquente pas les Thés Dansants, mais elle travaille comme barmaid à la discothèque *le Manoir* à Bailleul. *Le Manoir* est une boîte de nuit, et organise des Thés Dansants toutes les semaines.



Scène du *Manoir*, discothèque de Bailleul.

*Le Manoir* est fondé dans les années 70. C'est une entreprise familiale et aujourd'hui deux des frères (Jean-Charles et Fred Houvenaeghel) sont à la direction. Tous les vendredis, il y a un thé dansant (soirée rétro) de 20h à 23h avant que ca devienne boîte de nuit, puis, Thé Dansant tous les dimanches après-midi.



Jambes de danseuses au Dancing le Roaljorero à Monteux.

Le Roaljorero est la contraction de Ro- Roland (le fils aîné), Albert (le père et créateur), Jo- Josette (la mère), Re- Régine (la première des filles), Roselyne (la fille cadette). Créé en 1974, un Thé Dansant y est organisé plusieurs fois par semaine. Cette discothèque familiale attirait beaucoup de gens de la région avec des concerts et événements dansants. Les dernières années, le dancing était moins fréquenté, et la pandémie ne les a pas épargnés. En Juillet 2022, le *Roal* ferme définitivement ses portes au grand désarroi des habitués de la région.



Gaëtane (78 ans) au Thé dansant du *Manoir*, à Bailleul.





# Julie Bourges

## *Les eaux-fortes*

«La mer est aussi imprévisible que les femmes.»

«Femmes à bord, diable au lest.»

«Deux maux sans remèdes, le vent et les femmes.»

En mer, les femmes ont longtemps été perçues comme une menace pour un navire et son équipage. Et si des figures féminines étaient érigées comme déesses protectrices à la proue des bateaux, il ne fallait ni embarquer de femmes ni en croiser une avant de monter à bord. Bien qu'elle soit ancestrale, cette légende pèse encore aujourd'hui sur celles qui travaillent en mer. L'univers marin reste très masculin et une femme doit, bien plus que le reste de l'équipage, faire ses preuves et se faire sa place.

Camille, Louise, Alice et Gwen sont marins-pêcheurs, respectivement à Ploubazlanec près de Paimpol, Loctudy, St-Jean-de-Luz et au Grau-du-Roi. À chaque fois qu'elles embarquent pour une saison de pêche, elles creusent le sillon de ces femmes fortes et déterminées qui bravent les éléments et les contraintes de leur métier. Une activité majoritairement pratiquée par des hommes et de plus en plus menacée par la pêche industrielle, qu'elles exercent par amour de la mer et du travail au grand air.

*Les eaux-fortes* sont le récit initiatique de ces figures féminines viscéralement liées à la mer et qui déjouent les croyances et les superstitions en décidant de vivre leur vocation. Il raconte l'odyssée intime de ces héroïnes des mers qui, en prenant le large, partent conquérir leur liberté et (ré)écrivent leur légende.

Cette série fait partie d'un projet plus large sur les femmes et la mer qui a reçu le Soutien à la photographie documentaire du CNAP.



Camille pêche sur la *VaFiAn* à Ploubazlanec depuis 4 ans.



Gwen tri les Poulpes sur le chalutier le *Mogalowen* au Grau-du-Roi dans le Gard.



Camille et ses collègues tentent de remonter à bord un des filets à araignées du *VaFiAn*. Il a probablement été emporté par un autre bateau et ils l'ont retrouvé tout emmêlé.



Alice pêche différentes espèces de poissons et récolte des algues sur le *CHA-NA-HE* à St Jean-de-Luz. Pays-Basque.



Un bolincheur dans la nuit.



Il est 5h dans le petit port de Ploubazlanec près de Paimpol en Bretagne.



Camille s'est endormie sur le sol de la passerelle alors que le *VaFiAn* fait « route mer ».



Un des tatouages de Gwenaëlle. Elle a commencé à pêcher à 14 ans.



Détail d'une peinture du musée de la mer de Paimpol.



Gwen attend dans la cabine du bateau avant d'arriver sur le lieu de mise à l'eau du chalut. Il est 3h au Grau-du-Roi.





## **Cédric Calandraud**

### *Être et devenir une fille d'ici*

Elles s'appellent Océane, Léa, Kara, elles ont entre 15 et 25 ans et sont lycéennes en apprentissage, assistantes maternelles, aides à domicile, caissières. Elles habitent au cœur de la Charente-Limousine, un territoire qu'elles décrivent elles-mêmes par « le manque » – de transports, d'emplois, de services publics, de commerces, de lieux de sociabilité.

Pourtant, malgré cet isolement géographique et cette précarité exacerbés par la crise sanitaire, ces jeunes femmes restent attachées à leur territoire où elles perpétuent un style de vie simple et rural. Elles mènent des vies sur le fil, mais des vies solidaires qui font la part belle à l'amitié, au travail et au fait de garder une bonne réputation.

Cette enquête immersive documente le temps qu'elles consacrent aux autres et explore leurs stratégies de résistance pour se créer des espaces de liberté et profiter de leur jeunesse.

Elle s'inscrit dans un projet photographique au long cours intitulé *Le reste du monde n'existe pas* que je mène depuis 2019 auprès de la jeunesse charentaise qui grandit et reste vivre sur ce territoire que j'ai moi-même quitté à l'âge de 18 ans.



Dans un village de 1650 habitants, Nord-Charente, Juin 2022.

Louna, 14 ans, est en classe de quatrième. Aussi souvent qu'elle le peut, elle se rend au centre social de son village. Ce jour-là, elle a participé à un atelier photo.



Dans la cour de la Maison Familiale Rurale (MFR) d'un village de 518 habitants, Charente-Limousine, Septembre 2022.

Laura, 15 ans, est en classe de troisième en alternance dans une MFR spécialisée dans les métiers agricoles et se destine au métier d'éleveuse de vaches laitières.



Gymnase municipal d'une ville de 3500 habitants, Nord-Charente, Novembre 2022.

Morgane et Alexandra, 16 ans, sont soeurs jumelles. Elles jouent toutes les deux dans le club de handball du village voisin au leur. Cette année, il n'y avait pas assez de joueuses de leur âge pour créer une catégorie jeune, alors elles ont intégrées l'équipe senior.



Sur le chemin de la stabulation dans un hameau d'une quinzaine d'habitants, Est-Charente, Août 2022.

Julie, 14 ans, est fille d'éleveur laitier. Cet été, pendant les vacances scolaires, elle aide son père dans les tâches quotidiennes de la ferme où elle se charge notamment de la traite des 80 vaches. L'année prochaine, elle envisage de faire une formation en pâtisserie.



Lycée professionnel d'une ville de 3000 habitants, Charente-Limousine, Novembre 2022.

Océane, 16 ans, est en première année de bac professionnel esthétique. Elle joue ici le rôle de la cliente lors d'un atelier.



Maison Familiale Rurale d'une ville de 2950 habitants, Est-Charente, Novembre 2022.

Tahitia, 17 ans, est en deuxième année de CAP Services aux personnes. Elle aimerait devenir aide soignante en EHPAD et ainsi « prendre le relais » de sa mère, de sa grand-mère et de sa tante qui travaillent elles aussi avec les personnes âgées.



Devant la maison familiale dans un hameau d'une quinzaine d'habitants, Est-Charente, Août 2022.

Emma, 20 ans, travaille comme employée polyvalente dans un centre commercial depuis deux mois en attendant de trouver un poste dans son domaine, la petite enfance.



Terrain familial destiné aux gens du voyage dans un village de 570 habitants, Nord-Charente, Décembre 2022.

Rachel, 21 ans, et son fils, Ephraïm, 3 ans.



Dans une ville de 2700 habitants, Charente-Limousine, Novembre 2022.

Amélie et Laetitia, 24 ans, sont belles-soeurs et toutes les deux issues de la communauté des gens du voyage sédentarisés. Je les ai rencontrées à l'occasion d'un atelier photo organisé au centre social du Chemin du Hérisson qui les accompagne dans leurs démarches administratives. Elles ont choisi de poser ensemble et de s'habiller à l'identique. C'était l'une des premières fois qu'elles laissaient leurs enfants à la maison avec leur mari et prenaient un temps pour elles.



Devant l'EHPAD d'une ville de 2700 habitants, Charente-Limousine, Octobre 2022.

Mathilde, 29 ans, est aide-soignante depuis sept ans dans un EHPAD qui accueille une centaine de résidents.

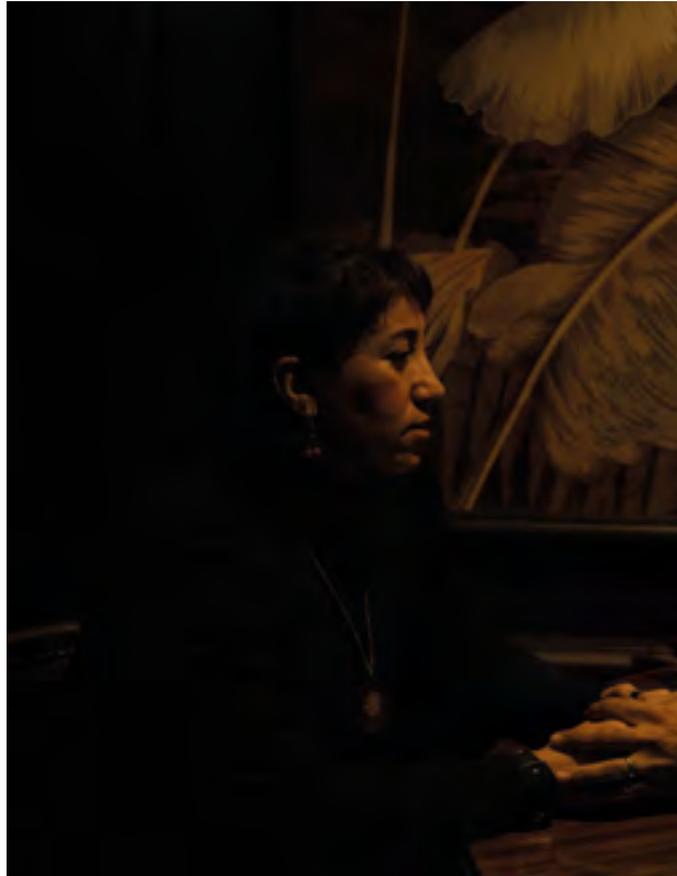




## **Aimée Thirion**

### *Femmes d'ailleurs, d'ici*

Je lui prends la main. Je lui explique que l'on peut arrêter l'interview. Elle essuie ses larmes, me regarde droit dans les yeux et s'exclame : « C'est important de raconter ! Pour nos enfants, aussi, ils ont le droit de savoir ! ». J'ai rencontré des femmes qui ont osé prendre la route, certaines accompagnées, d'autres seules. Parce qu'au pays, il y a les violences basées sur le genre, la dictature, la guerre, la misère, la faim... Parce qu'au pays, elles risquent la mort. Je les ai vues belles, déterminées, souvent meurtries par un parcours que l'on peine à imaginer, mais debout, encore ! Elles sont de plus en plus nombreuses sur les routes migratoires, avec ou sans enfants. Les dangers, elles connaissent bien, la peur aussi, mais le désir de vivre est plus fort que tout. C'est un projet qui parle d'exils, de courage. Au départ, une série de portraits, en France, en 2022, de ces femmes trop souvent invisibilisées, accompagnées par le « Cada (centre d'accueil de demandeurs d'asile) autogéré Saint-Bazile », et l'Auberge Marseillaise, à Marseille. Ainsi que les associations J'En suis, J'Y Reste à Lille, et le Secours Catholique de Lille et de Calais. Une rencontre avec celles qui ont tant à nous apprendre.



Mahvash, décembre 2022, Lille

Mahvash est une journaliste et poétesse iranienne. En Iran, un de ses articles déplaît. La police l'interpelle. Elle est surveillée et en danger. En 2020, à 36 ans, elle décide, avec son mari, de quitter le pays. Décembre 2022, Mahvash et son mari ont quitté l'Iran depuis deux ans, dont une année passée sur les routes. Au départ, ils espéraient aller jusqu'en Allemagne, mais l'accueil de personnes rencontrées en France les ont convaincus d'y rester. Ils suivent alors des cours au Centre de Langues de l'Université de Lille avec comme objectif la maîtrise de la langue française. En 2024 Mahvash obtient un diplôme universitaire en médiation et interprétation aux frontières.



Jeanne, novembre 2022, Calais

La mère de Jeanne est née au Maroc. Elle est arrivée en France il y a quelques années. Jeanne est née en France, mais elle aime écouter la musique marocaine. Elle a deux prénoms, un français, un marocain. Aujourd'hui, c'est Jeanne. Ce dimanche, au Secours Catholique, des femmes de différents pays sont venues danser. Jeanne a mis sa belle robe pour accompagner sa mère.



Happy, octobre 2022, Marseille

Quand Happy quitte le Nigeria en 2014, elle croit fermement à cette promesse « Tu seras coiffeuse en Italie ». Elle se voit déjà revenir au pays avec des sacs remplis de cadeaux, achetés grâce à de longues heures de travail dans son salon de coiffure. Mais hélas, en Libye, en Italie, elle va vivre l'enfer. Jusqu'au jour, où elle parvient à se sauver, pour la France. Marseille. Elle fait alors appel au 115, passe par différentes associations et durant un certain temps, elle est hébergée dans des hôtels. Depuis le 29 mars 2021, elle est à l'Auberge Marseillaise, centre d'hébergement pour femmes vulnérables. Dorénavant, Happy, 33 ans, suit assidûment des cours de français et multiplie les démarches pour son avenir.

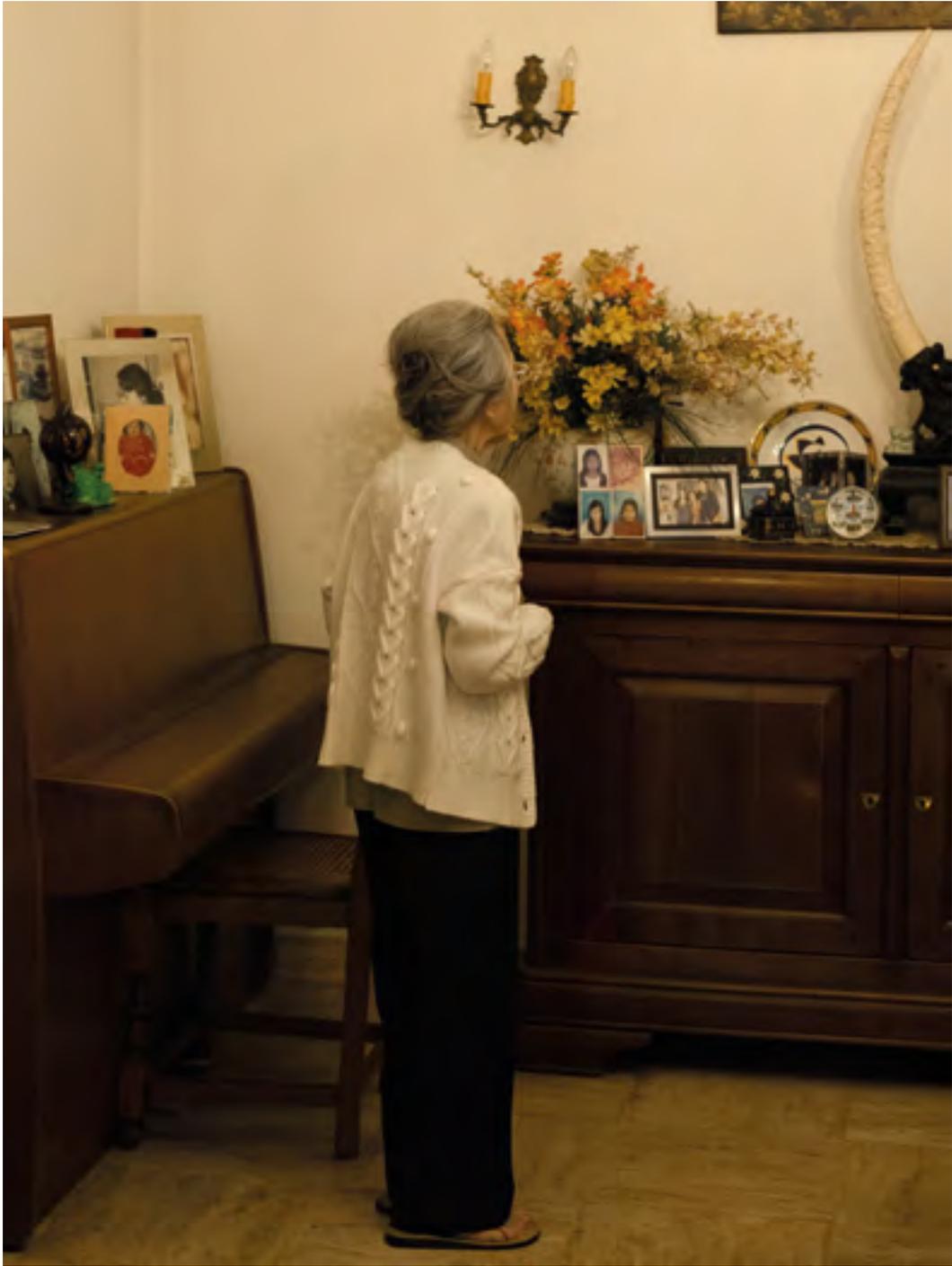


Yulia, novembre 2022, Lille

Yulia, 44 ans, Ukrainienne. Le matin du 26 février, une bombe explose à quelques rues de son habitation, à Kyiv. Elle prend des affaires et quitte son domicile avec sa fille. Quarante minutes plus tard, elles sont à la gare parmi des milliers de personnes. Un voyage de quatre jours commence, sans répit. De train en train, de gare en gare. Dans la nuit, dans le froid. À Prague, elles rencontrent des personnes qui acceptent de les accompagner en voiture jusqu'en France. En novembre 2022, Yulia vit dans un petit studio à Lille, avec sa fille. Par le biais d'une association, elle multiplie les actions pour venir en aide aux personnes ukrainiennes, ici et au pays.

Thérèse Phan, novembre 2022, Saint-Maur-des-Fossés

Thérèse est née en Indochine en 1929. En 1950, elle arrive à convaincre son père de la laisser partir en France. Le 14 août 1950, un paquebot quitte le port de Saïgon. Thérèse, 20 ans, est à bord, accompagnée d'une de ses camarades. Elle est heureuse. Elle s'en va pour faire ses études, à Marseille, à Paris. Le voyage sera agréable, sauf entre Colombo et Djibouti, à cause d'une mer déchaînée. Un temps durant lequel le paquebot tangue violemment. Thérèse s'accroche. « À ce moment-là, j'ai repensé au pays, à la famille ». Puis, le vent s'apaise. Le ciel s'éclaircit et la mer redevient lisse. Après 23 jours, les côtes de la cité phocéenne apparaissent. C'est la joie. Tout est organisé à l'arrivée, elle rejoint des personnes à quai qui l'amènent jusqu'à Paris. Avec seulement le brevet en poche, Thérèse se remet à niveau. Trois ans plus tard, elle passe avec succès le bac et fait médecine. Pendant un temps, l'argent envoyé par son père est bloqué, mais peu importe, elle garde des enfants le soir et utilise ses quelques économies. Imperturbable, elle réussit sa thèse d'exercice en médecine et se spécialise en pédiatrie. Entre 1962 et 1964, Thérèse hésite à rentrer au pays. Elle en avait fait la promesse à son père. Mais le danger est grand. Là-bas, c'est la guerre. Elle a trois enfants maintenant et un retour au Vietnam les plongerait dans un avenir incertain. Au téléphone, elle en discute avec son père. Il comprend sa décision de rester en France. En 1971, elle décide, avec son mari, d'acheter une maison. Les enfants grandissent. Thérèse est médecin. À Saint-Maur-des-Fossés, le 18 novembre 2022, Thérèse, 92 ans, est une femme élégante qui sait raconter son histoire, dans l'histoire. Des souvenirs du Vietnam ornent les murs de son salon. Depuis 1976, Thérèse a fait de nombreux allers- retours au pays. Elle dit : « Ici j'ai toujours été bien reçu. J'y ai passé soixante douze ans de ma vie, mais c'est étrange, je ne me sens pas vraiment chez moi. Là-bas, je ne suis plus chez moi. Tout a changé depuis que je suis partie, en 1950 ».





Iryna, décembre 2022, Landas

Le 24 février 2022, dans la capitale de l'Ukraine, à Kyiv, Iryna est réveillée par des explosions. D'une fenêtre de son appartement au 25<sup>e</sup> étage, elle regarde, stupéfaite : « Il y avait des embouteillages énormes, les gens fuyaient la ville. » Le 12 mars 2022, Iryna, 41 ans, décide de quitter l'Ukraine avec ses enfants. Avant le départ, Iryna prend contact avec une famille en France qui lui propose un hébergement. Elle décide alors d'un itinéraire et met quelques affaires dans la voiture. Ses deux filles, Marta et Zlata, s'installent. Iryna démarre. Pendant quatre jours chaque matin, Iryna cherche un endroit pour le soir. À trois, elles sont accueillies dans différents pays, chez des personnes qui les hébergent pour la nuit. Le 16 mars 2022, elles arrivent dans le nord de la France. En octobre 2022, Marta et Zlata, 5 ans et 11 ans, sont scolarisées et en sécurité. Iryna, traductrice, donne des cours de langues à l'institut de Geneh. Sa famille lui manque. Tous les jours, elle reçoit des notifications pour suivre ce qui se passe en Ukraine : « Jamais, je n'aurais imaginé devoir quitter mon pays à cause de la guerre ».



M'baliala, octobre 2022, Marseille

M'Baliala, 22 ans, a fait une longue route depuis son pays natal, la Guinée. Ses pas sont lents et douloureux. « Tu vois mes pieds, plusieurs hommes armés de bâtons m'ont agressé. Ils m'ont violemment tapé. Ils m'ont tout pris avant que je monte dans le bateau pour aller en Italie ». C'était en Tunisie où M'Baliala a passé plus d'un an à travailler, chez des gens à faire le ménage, aux champs pour la cueillette des tomates. Elle a d'abord amassé de l'argent afin de rembourser sa dette contractée au pays pour arriver jusqu'en Tunisie. Un passage au Mali, en Algérie, dans des voitures, à pied. Deux personnes avec qui elle voyage, meurent. « J'ai eu des difficultés, j'ai subi des violences. J'ai vu des gens mourir de fatigue. Mais je devais tenir. C'était dur. Mais si tu es courageuse, tu peux t'en sortir ». Depuis son départ de Guinée, où elle a été mariée de force à l'âge de 18 ans, M'Baliala se bat pour rester en vie. À chaque agression, elle se relève. Arrivée en Italie, elle part rapidement en France, en train. Le 9 octobre 2022, au matin, elle est à la gare Saint-Charles de Marseille. Blessée, mais debout !



Ouafa, octobre 2022, Marseille

En Algérie, la vie est dure pour Ouafa et son mari, le logement, le cout de la vie, le manque de travail. Un seul espoir, partir. En février 2018, Ouafa, quitte l'Algérie avec sa famille. Lorsqu'elle arrive à Marseille, elle longe les murs, n'ose rien. Puis, petit à petit, elle sort, se repère dans les rues, prend les transports en commun, parle. Depuis, Ouafa, 43 ans, multiplie les démarches pour les papiers, le travail, le logement.



Irene, octobre 2022, Lille

« Au pays, si on découvre que tu es homosexuel(le). On te lynche. « C'est ce qui arrive à Irène, Camerounaise, lorsqu'elle est surprise avec sa copine. Elle est traînée, tabassée, torturée. Elle crie. Elle pleure. Quand elle arrive à s'extraire de ses tortionnaires, elle se cache. Jusqu'au jour où une femme l'aide à quitter le pays. Elle s'envole alors pour la Turquie. Puis elle décide d'aller en Grèce. Trois tentatives de traversées et c'est le camp de Samos. « C'était la galère. Des nuits blanches. Des rats. Des maladies ». Et ce sera Athènes, les petits boulots à droite à gauche. Juillet 2022, Irène arrive en France. Lorsqu'elle pense à son parcours, elle dit « Est-ce bien moi qui ai traversé tout ça ? » « Quand tu es sur la route, tu as une force extraordinaire qui te pousse à continuer ».

Jhiena, novembre 2022, Lomme

Jhiena, 41 ans, cinq enfants, un mari qui l'aime et qui l'aide. En 2013, son mari est en danger, il quitte la Syrie. Quelque temps plus tard, c'est au tour de Jhiena et de ses cinq enfants. Ils se cachent, bougent de ville en ville et arrivent aux portes de la Turquie. À la frontière, avec les deux plus jeunes dans les bras, elle attend le bon moment. Puis, c'est le passage entre les barbelés, les tirs de l'armée turque et enfin la Turquie. Son mari est là, la famille est à nouveau réunie. En 2015, à Gazientep, ils sont à nouveau en danger. Début 2016, toute la famille s'envole pour la France. Elle est soulagée, les enfants sont en sécurité. La famille reste d'abord à Paris, dans un foyer. Ils entreprennent les démarches pour leurs papiers. Puis, c'est Vendôme, où un logement leur est proposé. Après quelques mois, ils déménagent à Blois. Depuis 2021, ils habitent à Roubaix. En 2022, elle décide d'ouvrir un petit restaurant à Lomme, pour son fils Yazan. Dorénavant, chaque jour, elle s'y rend en bus et y prépare des plats syriens.







## **Anouk Desury**

### *Les poings ouverts*

Loin d'être un sport anodin, la boxe demande un engagement du corps et de l'âme. En retour, elle apporte, bien plus que toute autre éducation, une confiance en soi. *Les poings ouverts* est le récit de vie de quatre jeunes roubaisiens qui ont choisi la boxe pour réussir.

Parmi eux, Shaïna, qui découvre la boxe en 2018, à l'âge de 9 ans. Elle accroche instantanément avec la discipline mais aussi avec l'ambiance familiale du club de boxe roubaisien Aspeel Team. Elle y pratique la muay thaï, le K1 et le kick-boxing. Sa mère la voit changer, évacuer ses rancœurs et sa colère à travers l'effort. La boxe lui apporte au quotidien une détermination qui lui permet aussi de surmonter ses difficultés scolaires. Grâce à sa pratique assidue – quatre entraînements hebdomadaires au club et des séances quotidiennes de renforcement musculaire chez elle – elle devient dès ses 10 ans championne de France à plusieurs reprises et a été repérée pour intégrer l'équipe de France.

Au-delà du ring, ces photographies dépeignent le dépassement, les heures d'entraînement, la persévérance dans les épreuves, les aspirations et les combats d'une nouvelle génération.



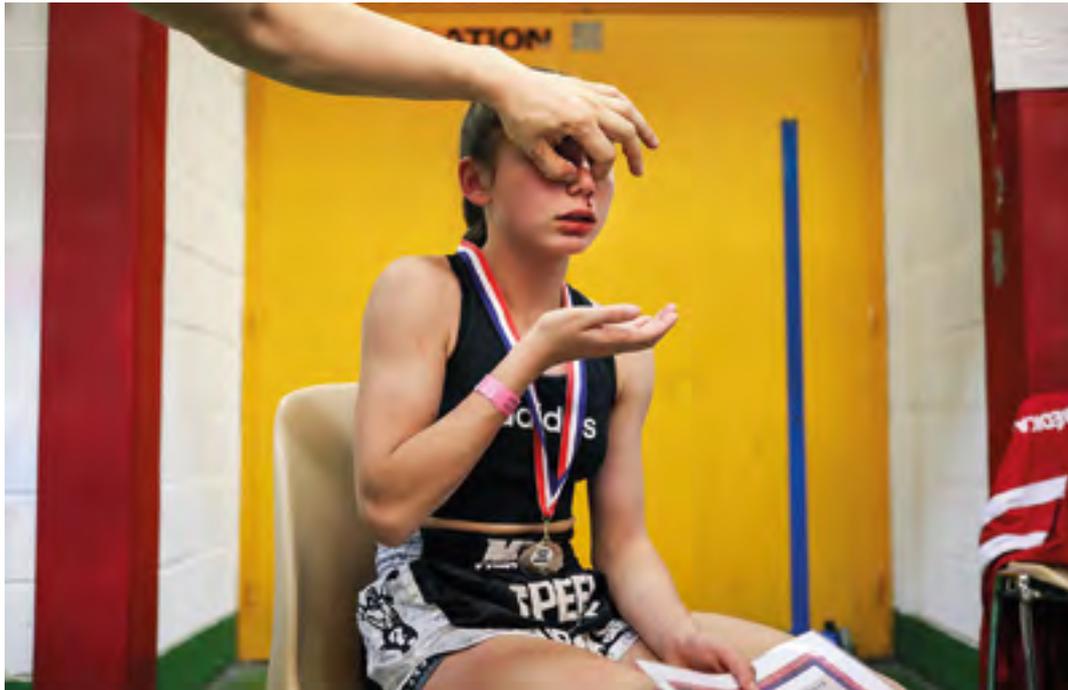
Portrait de Shaïna, 12 ans, près de la salle de boxe où elle s'entraîne dans les quartiers Est de Roubaix. Elle est née à Roubaix et habite dans le quartier de la Potennerie. Cela fait trois ans qu'elle pratique le kick boxing et le muay thai à l'*Aspeel Team*. La boxe lui permet d'évacuer de la rancœur et lui apprend à se canaliser.



Le club de boxe de Shaïna organise un gala amical à domicile. Shaïna s'échauffe avec son amie Jihane avant son combat.



La maman de Shaïna lui chuchotte quelques mots à l'oreille avant son entrée sur le ring.



Le club de boxe de Shaïna organise un gala amical à domicile. Malheureusement elle prend un mauvais coup lors de son combat qui la fait saigner du nez, le médecin arrête le combat alors que Shaïna voulait continuer.



Championnat de France de muay thai à Paris, Anaïs sa coach la briefe à l'extérieur de la halle avant son combat.



Le club de boxe de Shaïna organise un gala amical avec un spectacle de danse en tenue traditionnelle cambodgienne "chong kben". Les filles s'apprêtent en coulisse avant le début du spectacle. Elles immortalisent leur tenue en prenant des selfies.



Shaïna fête son anniversaire avec des amies du collège et de la boxe. Ici elle fait un tik tok avec son amie de la boxe Dahlia.



Shaïna est en 6ème SEGPA, mais depuis cette année elle intègre quelques cours en 6ème “classique” dans l’objectif de rejoindre acoup de progrès. Aujourd’hui c’est elle qui écrit la date au tableau.



Cet après-midi pas d’entraînement ni de cours pour Shaïna alors avec sa soeur Maïssa elles se lancent dans une séance lissage et baby hair.



Retour du gala amical organisé par le club de Neuville en Ferrain, Kais et Shaïna sont tous les deux épuisés par cette longue journée d'attente.



Autoportrait avec Shaïna.





## **Ulrich Lebeuf**

### *Isabelle, Amandine et Matthew*

Ulrich Lebeuf a rencontré Isabelle et sa fille Amandine, il y a dix ans, à l'occasion d'un reportage photographique commandé par le Secours Catholique sur la précarité en milieu rural, dans la Somme. Il a donné lieu à la série "Les oubliés de nos campagnes".

Depuis, Isabelle et sa fille Amandine ont quitté leur maison isolée en zone rurale pour s'installer en ville, dans des appartements HLM conjoints, à Gien. Amandine, jeune mère de 25 ans, partagée entre ses études en Lettres modernes, l'éducation de son fils Matthew âgé de 4 ans, et son travail auprès des personnes âgées, devient le sujet principal de ce second chapitre.

Si leurs conditions de vie restent précaires et leurs relations familiales complexes, les photographies témoignent de l'amélioration de leur situation économique et sociale et se veulent porteuses de perspectives d'avenir. La série est une forme d'hommage du photographe à Amandine, à son caractère volontaire et à sa détermination.

Pour ce projet au long cours, Ulrich Lebeuf prévoit de continuer à documenter leurs dix prochaines années, jusqu'à ce que Matthew ait l'âge de sa mère au moment de leur première rencontre.



2013. La fin d'une après-midi de juillet. Isabelle ramasse sept épis de blés pour me les offrir, il paraît que ça porte bonheur. La scène évoque pour moi un tableau, elle en dit beaucoup sur les relations entre la mère et la fille.



Gien dans le Loiret, juin 2022. Isabelle avec "Chance" le chien d'Amandine dans les bras, à la fenêtre de son appartement juste au-dessus de l'appartement de sa fille.



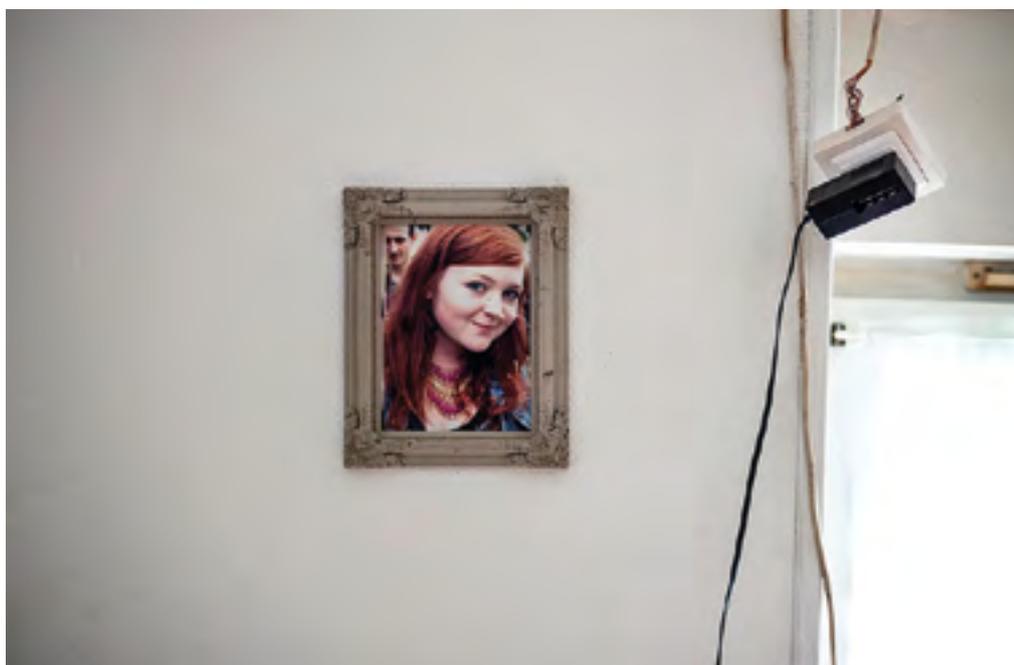
Berteaucourt-les-Dames, décembre 2013. « Doudou », c'est le surnom qu' Isabelle a donné à sa fille, Amandine. La jeune femme est bonne élève, mais son comportement n'est pas à la hauteur de ses notes : « Problèmes de discipline », dénonce son carnet de correspondance.



Isabelle et Amandine, 2013. Isabelle élève seule sa fille de 16 ans, depuis que ses fils jumeaux, Sébastien et Jérôme, 33 ans, ont quitté le domicile, placé en institution.



Gien dans le Loiret, juillet 2022. Souvent la mère et la fille se retrouvent sur l'escalier entre les deux appartement, elles fument des cigarettes et parlent très peu, Matthew fait le va-et-vient entre les deux logements.



Gien dans le Loiret, Aout 2022. Dans l'appartement d'Isabelle, un portrait d'Amandine adolescente.



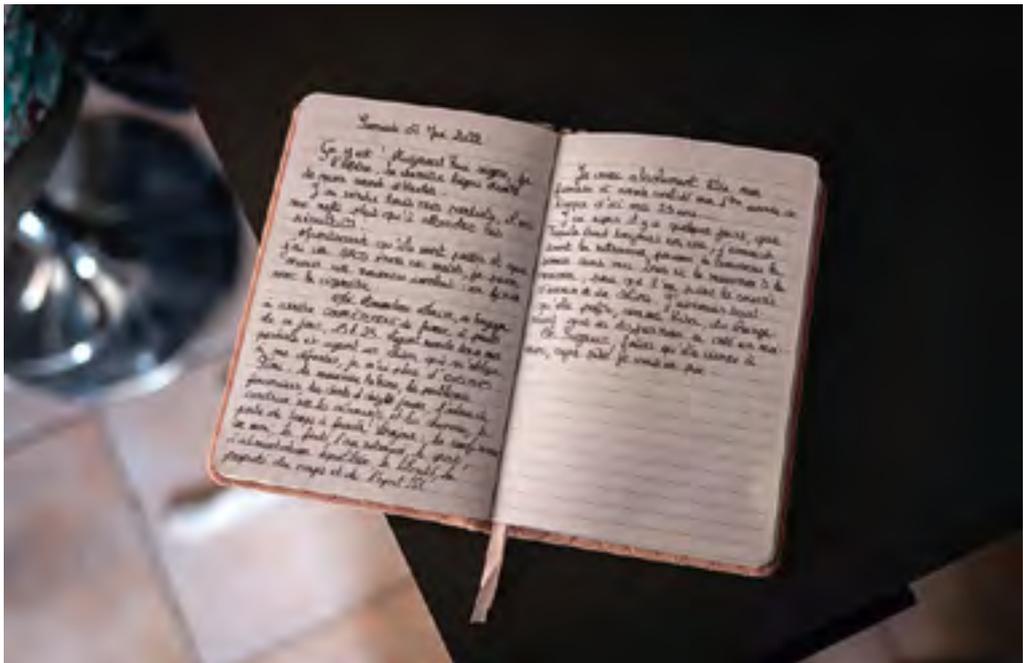
Gien dans le Loiret, Aout 2022. Un dimanche matin dans la petite chapelle évangéliste, Isabelle et Amandine en pleine prière à l'écoute du prêche de Philippe. Isabelle accompagne Amandine pour lui faire plaisir sans beaucoup de conviction. Pendant ce temps Matthew est turbulent et joue comme si de rien n'était.



Gien dans le Loiret, juin 2022. Amandine et son fils Matthew aujourd'hui 3 ans et demi. « J'ai pas l'impression d'avoir 25 ans, je suis fatiguée tout le temps, j'ai l'impression d'avoir 50 ans ».



Gien dans le Loiret, juin 2022. Matthew passe beaucoup de temps à jouer avec les chiens. Ici avec Téquila qui avait disparu depuis plus de huit mois, Amandine est persuadée que ses prières pour la retrouver ont été exaucées.



Gien dans le Loiret, juillet 2022. Le journal intime d'Amandine, « Le 7 mai je supplie le Bon Dieu dans mon journal intime de retrouver Tequila, ma chienne disparue depuis le 14 septembre. Le 9 mai je reçois un mail de la mairie de St Gondon pour me dire qu'il l'ont retrouvée...si ça c'est pas un signe de Dieu ».



Gien dans le Loiret, juillet 2022. Chez Amandine, moment de vie entre les deux femmes, et Matthew toujours très turbulent qui a beaucoup de mal à avoir un cadre.



Gien dans le Loiret, Aout 2022. Matthew court dans un chemin.



Dans la région du Loiret, juin 2022. Amandine enchaîne deux emplois à temps partiel dans la journée. Elle commence avec du portage de repas sur une tournée de 120 km, pour 890 euros net par mois, “mon contrat se termine en juillet, je suis triste, j’aime mon métier et je me suis attachée à certaines personnes”. Ensuite l’après-midi elle fait le ménage à la crèche de Gien pour 400 euros net par mois. “Les journées sont dures, mais je dois faire ça pour Matthew, et il y a ma mère aussi...”



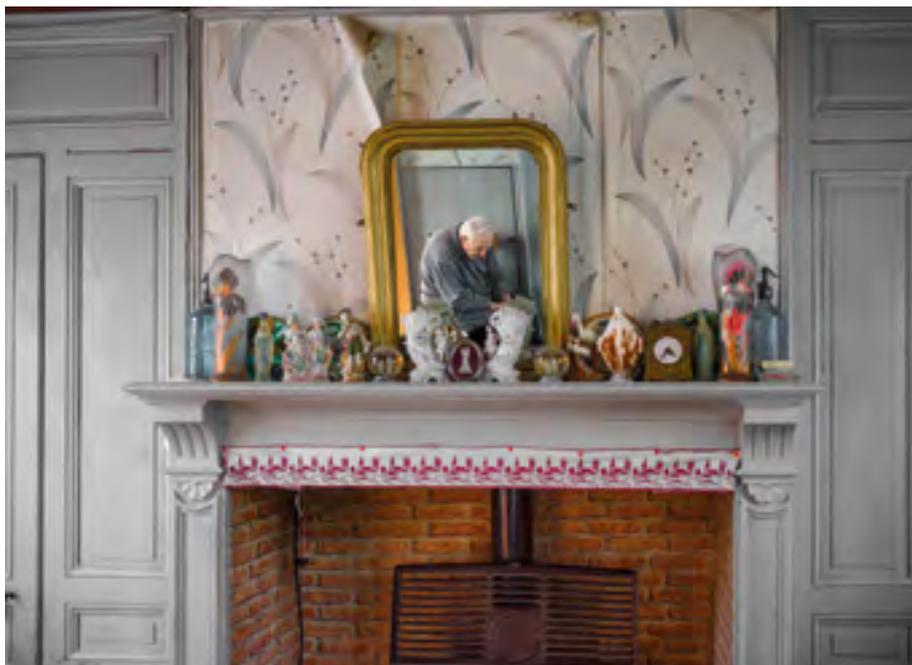
# Olivia Gay

## *À domicile*

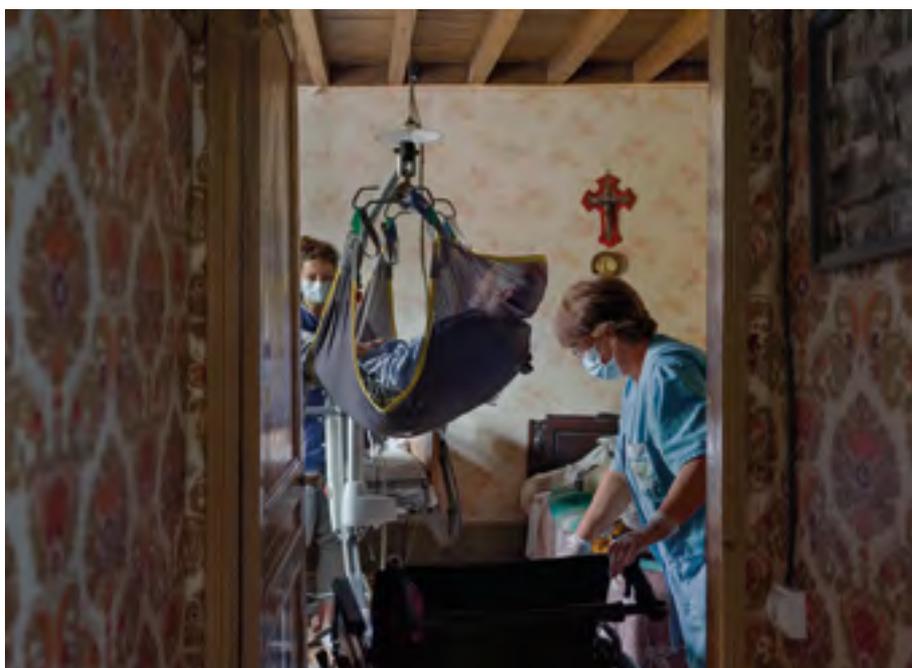
Aides-soignantes, auxiliaires de vie, et infirmières au travail

À la suite de la crise sanitaire, nous avons pris conscience du rôle essentiel de certains métiers souffrant d'un manque de visibilité et de reconnaissance. Dans le cadre de la grande commande photographique du ministère de la Culture intitulée : « Radioscopie de la France : Regards sur un pays traversé par la crise sanitaire », j'ai réalisé un projet portant sur le métier du soin à domicile, en zone rurale comme en milieu urbain. Ce métier est essentiellement exercé par des femmes. Comment le travail de ces personnes s'organise-t-il au quotidien ? Et quelle place ont-elles dans la vie des patient.es ?

Ce travail a consisté essentiellement à suivre et à accompagner pendant plusieurs jours des personnes soignantes lors de leurs tournées à domicile dans des communes en Picardie, en Normandie, en Île de France et à Marseille. Mon intention était de chercher à représenter le soin à travers la relation entre soigneuses et soigné.es, pour donner à voir le caractère humain de ces métiers invisibilisés. En photographiant ces professionnelles du soin, j'ai pris conscience de l'importance de leur rôle dans la vie de personnes fragilisées par la maladie, la vieillesse et l'isolement. Le soin ne se limite pas à accomplir un geste technique, il consiste aussi et surtout à prendre soin de l'être humain dans sa « globalité » : être à l'écoute, transmettre un esprit positif, rendre un service, donner un conseil, prendre le temps d'un café, d'un gâteau... Tous ces petits moments de la vie quotidienne qui semblent anodins « comptent ». Pour ces soignantes, le travail à domicile est un véritable choix, qui leur permet de dispenser un soin plus authentique et donc, humain.



Pierre dans le miroir. Pierre, agriculteur à la retraite, est assis comme chaque matin dans la cuisine à l'entrée de la chambre à coucher, en attendant la fin des soins de son épouse Henriette par Liliane, auxiliaire de vie et Elodie, aide-soignante. À Villers-Bocage, dans la Somme, le 10 mai 2022.



Liliane, auxiliaire de vie, et Elodie, aide-soignante, travaillent en « doublure » pour réaliser les soins de toilette auprès d'Henriette, bénéficiaire. À Villers-Bocage, dans la Somme, le 10 mai 2022.



Les choux de Bruxelles. Liliane, auxiliaire de vie, prépare le déjeuner de Madame Jacqueline S., bénéficiaire à Mirvaux dans la Somme.



Liliane, auxiliaire de vie, tient Henriette, bénéficiaire, dans ses bras pendant les soins de toilette du matin qu'elle assure en « doublure » avec Elodie Cailly, aide-soignante. À Villers-Bocage, dans la Somme, le 13 mai 2022.



Sabria au repos après que son auxiliaire de vie Saïda ait terminé les derniers soins de la journée. À Asnières-sur-Seine, 15 juin 2006.



Clarisse Oyono, auxiliaire de vie, au domicile de Mr S., bénéficiaire, dont elle vient s'occuper chaque jour. À Bois-Colombes, le 21 juin 2022.



Nadège, aide-soignante, pendant sa tournée du matin chez Madame D. À Nogent-le-Rotrou, dans le Perche.



Sophie, assistante de vie, et Laura, aide-soignante, travaillent en « doublure » pour assurer les soins de toilette au lit de Mr R. à son domicile de Soizé dans le Perche.



Laura, aide-soignante, pendant sa tournée du matin chez Jeanne D. Dans le Perche.



La toilette au lit d'Amélie. Marie-Madeleine et Elodie, aide-soignantes, au domicile d'Amélie, 100 ans. Le 31 juillet 2022 à Nogent-le-Rotrou, dans le Perche.



